

## À propos de terminologie...

Michel DUBESSET

*Une science qui est forte [...] ne peut pas être baillée en termes legiers à entendre, mais y convient souvent user de termes ou de mots propres en la science...<sup>1</sup>*

N. D'ORESME, vers 1370

La terminologie remonte à la plus haute antiquité. Cela est avéré puisque, sur injonction divine, le premier travail d'Adam fut de nommer les animaux ; et la tradition rapporte d'ailleurs que le premier nommé fut curieusement la licorne.

Quelque peu plus tard, il y a 2 400 ans, le philosophe grec Cratyle, connu par les dialogues de Platon, soutenait que dans chaque chose est contenue la *nécessité essentielle* de son nom propre ; autrement dit, qu'une chose ne peut pas porter n'importe quel nom.

Belle leçon inaugurale pour les lexicographes qui, sans aller tout de même aussi loin, commencèrent à ressentir — mais seulement vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle — le besoin de dépasser le stade de la simple *nomenclature* pour dégager une véritable *terminologie*, c'est-à-dire la méthodologie d'une description normative du vocabulaire technique et scientifique. En fait, il semble que ce sont les grands naturalistes de l'époque (dans la lignée de la tâche adamique et, par conséquent, avec l'implicite caution divine...) qui soient à l'origine de cette prise de conscience, suivis par les chimistes et par les physiiciens, le tout sur fond d'Encyclopédie où Diderot se plaignait que : « La langue des arts [fût] très imparfaite pour deux causes : la disette des mots propres et l'abondance des synonymes... » (par *synonymes*, il faut entendre ici la multiplicité des termes régionaux pour désigner un même objet). « La disette des mots propres... », comme c'est bien dit !

*Terminologie* est encore un mot un peu flou. Ce mot désigne parfois, en effet, l'ensemble des termes usités dans un certain domaine (proprement, le *vocabulaire*), alors qu'il ne devrait représenter que

la démarche nécessaire à son établissement. Le rôle du terminologue va donc être d'abord de recenser les termes en usage, ensuite de susciter la création de termes nouveaux, enfin de favoriser l'emploi de termes propres.

La tâche la plus délicate est sans doute de *nommer* l'objet nouveau (chose ou concept), soit en utilisant un *mot* du langage (au risque de polysémie<sup>2</sup>), soit en créant un *terme*. Mais le terme technique (le *technolecte*, en jargon linguistique) doit en outre satisfaire plusieurs critères résumés dans l'heureuse et concise formule : « Le technolecte idéal doit être monosémique, univoque, non connoté, normalisé et prescriptif. »

Monosémique, c'est-à-dire qu'il ne doit avoir qu'un seul sens. Le mot *anacoluthie*, par exemple, qui représente une figure de rhétorique précise, était monosémique ; mais l'est-il encore depuis que le capitaine Haddock l'a utilisé comme insulte<sup>3</sup> ?

Univoque, en outre ; car le terme doit correspondre à une chose et cette chose avoir ce seul nom. Par exemple, le *vistemboire* est un objet précis (même si personne ne sait lequel...) qui n'a que ce nom.

Non connoté, bien entendu. Quel laboratoire de produits de beauté oserait appeler le fait de s'enduire de crème — veuille le lecteur pardonner cet exemple — la *crémation*... ?

<sup>1</sup> Cité d'après P. Guiraud, *Les mots savants*, PUF.

<sup>2</sup> Pour ne point hacher le discours par de trop nombreux appels, toutes les notes concernant les mots rares ou nouveaux ont été reportées à la fin du texte.

<sup>3</sup> *Le crabe aux pinces d'or*, p. 57.

Normalisé, puisqu'il doit s'insérer dans la terminologie d'une science ou d'un art et répondre à des règles précises.

Prescriptif, et c'est là le *hic*. Seul un organisme officiel fait force (théorique en ce domaine) de loi, et les résultats sont parfois bien décevants : qui utilise *mâchouillon* à la place de *chewing-gum* ?

Et, ajouterais-je, si possible euphonique.

En tout état de cause, oser le néologisme s'avère délicat en France. On dirait — expériences vécues — que chacun appréhende de créer un mot, parce qu'il s'agit d'un acte répréhensible justiciable des foudres académiques. Autant il faut être assez vigilant, voire intransigeant, sur les points concernant la dégradation de la langue, autant il y a devoir à créer un mot dès qu'il est nécessaire de nommer le nouveau. En résumé, un misonéisme étriqué est aussi déplorable qu'une néologie foisonnante.

Le scientifique — qui est encore parfois plus lettré que le littéraire n'est scientifique — utilise abondamment les racines latines et surtout grecques. Certains préfixes et suffixes sont mis à toutes les sauces car ils s'avèrent « bougrement » pratiques pour créer des mots techniques comme *euro-pessimisme*, *co-processeur*, *domotique*, *ponogène*, *aliasage*, même hybrides comme *biomasse*, *rudologue*, *modomane* ou *pétrodollars*. Mais le génie inventif peut aussi donner sa mesure en inventant des mots imagés comme *cocoricoter*, *beurette*, *fourchelangue*, souvent liés à des faits de société, voire en dénichant des mots suggestifs comme *puce*, *souris* ou *treillis* (pour l'algèbre). La « trouvaille » sera plus ou moins heureuse, mais la question restait facile.

Où le problème se corse, c'est quand il faut créer un mot dérivant de façon grammaticalement correcte d'une certaine racine. Car, là, il ne s'agit plus simplement de vocabulaire : on touche à la langue, chose sacrée en France, où l'on aura toujours l'impression d'aller braconner sur les chasses de l'Académie. Un exemple cuisant et actuel en est le mot qui devrait signifier « qui peut être prédit ». Les adjectifs de la famille de *dire* ont les terminaisons les plus variées : *médisant*, *indiciel*, *contradictoire*... ; sur le verbe *dire* lui-même, il n'y a curieusement que *indicible*, plus le substantif *dicibilité* utilisé par les linguistes. Enfin, sur *prédire*, les deux seuls adjectifs, semble-t-il, sont *prédictif*, en linguistique, signifiant

à peu près « qui permet de prédire » ; et *prédicable*, attesté depuis longtemps en philosophie et signifiant « qui peut être affirmé d'un sujet » : c'est presque le sens voulu, mais *prédicible*, et *prédicibilité* dans son sillage, ne seraient-ils pas préférables ? Sans mésestimer l'intérêt de *prédictible* proche de l'anglais *predictable*. À suivre !

Que l'Académie française et l'Académie des sciences aient un rôle de préservation et de stabilisation de la langue, certes ! Mais il est non moins normal qu'elles délèguent la nécessaire évolution maîtrisée de la langue à des commissions qui ont pour tâche de contribuer à cette évolution, et de la surveiller.

Enfin, il paraît non seulement souhaitable mais naturel qu'un organisme spécialisé, au contact même des réalités, établisse le vocabulaire de son domaine de compétence, clarifie les concepts sous-jacents et n'hésite pas à créer intelligemment un terme *si* et *quand* le besoin s'en fait sentir (terme inexistant, ou existant seulement dans une langue étrangère, notion nouvelle...). Et c'est ce à quoi va s'employer la Commission de Terminologie du Comité de Rédaction de la revue *Traitement du Signal*, avec, en sus, la traduction de ce vocabulaire en anglais. Souhaitons-leur courage et inspiration !

- anacoluthie** : figure de rhétorique consistant en une rupture brusque de la construction grammaticale de la phrase.
- beurette** : féminin de *beur*.
- fourchelangue** : petite phrase destinée à faire fourcher la langue (p. ex. : « le chasseur sachant chasser... »).
- misonéisme** : haine ou aversion de toute nouveauté.
- modomane** : qui a la manie de suivre la mode.
- néologie** : introduction de mots nouveaux (ou de mots anciens avec une acception nouvelle).
- polysémie** : le fait, pour un mot, d'avoir plusieurs sens.
- ponogène** : qui engendre la fatigue.
- rudologue** : spécialiste des problèmes posés par les déchets et décombres.
- vistemboire** : mot utilisé par J. Perret pour désigner un objet mystérieux (dans *Le Machin*).